

Le mot «anthropocène» résume le choc des temporalités au cœur de la question écologique actuelle

question écologique contemporaine, et par lequel le temps des sociétés humaines et celui de l'histoire naturelle, tout en restant d'apparence incommensurables, entrent en fait en profonde tension.

Pour Paul Crutzen, colauréat en 1995 du prix Nobel de chimie pour ses travaux sur l'atmosphère et notamment sur les conditions de dégradation de la couche d'ozone, ce néologisme avait d'abord et avant tout pour mérite de pointer que la relative stabilité qui caractérisait l'Holocène depuis presque 12000 ans était en train de disparaître: c'est d'abord cette anomalie majeure dans le cours de l'Holocène qui fonde l'hypothèse de l'anthropocène. Pour Claude Lorius, pionnier des recherches sur le climat et coauteur du premier ouvrage francophone de vulgarisation entièrement consacré à ce concept, l'augmentation vertigineuse du taux de CO₂ dans l'atmosphère annonce un réchauffement global tel qu'il devient absurde de continuer à parler d'Holocène, comme si de rien n'était: «La messe est dite. Nous ne vivons plus dans l'Holocène. Face à une telle analyse, un tel constat – qui n'a rien à voir avec un quelconque dithyrambe écologiste –, le mot inquiétant sonne comme une amère litote!», écrit-il en 2010 dans l'ouvrage *Voyage dans l'anthropocène*, cosigné avec le journaliste Laurent Carpentier.

Mais si constater que nous ne vivons déjà plus dans l'Holocène est une chose, en conclure que nous vivons désormais dans l'anthropocène en est une autre. Pour les promoteurs de ce néologisme, l'anthropocène est une époque géologique nouvelle faisant suite à l'Holocène, et caractérisée par ce que l'humanité, du fait de sa croissance démographique et de sa croissance industrielle, serait devenue l'équivalent d'une force géologique interférant avec les grands cycles biogéochimiques du globe. Cela se traduit concrètement par un impact massif

des activités humaines sur l'atmosphère, sur la biosphère, sur l'hydrosphère, sur la lithosphère, etc., que l'on présume désormais comparable à celui des forces géologiques naturelles telles que le volcanisme.

Le caractère massif de cet impact ne faisant guère de doute, et l'accumulation des gaz à effets de serre dans l'atmosphère nous éloignant davantage chaque année du climat qui avait été celui de l'Holocène, il a pu sembler aux non-avertis que la validation scientifique de ce changement d'époque se ferait sans grande difficulté. Dans un rapport cité par Claude Lorius et Laurent Carpentier dans leur livre, certains membres de la commission de stratigraphie de la Royal Geological Society de Londres avaient d'ailleurs vivement plaidé pour que le Congrès international de géologie qui se tiendrait en 2012 à Brisbane, en Australie, «officialise» cette entrée en anthropocène: «Des preuves suffisantes sont apparues d'un changement significatif dans la stratigraphie pour la reconnaissance de l'anthropocène – pour l'instant métaphore forte mais informelle des changements climatiques – comme une nouvelle ère géologique dont nous souhaitons qu'elle soit formalisée par une réunion internationale.»

UNE ÉPOQUE GÉOLOGIQUE ?

Mais une première controverse est née de ce que cette reconnaissance officielle n'est jamais advenue, ni à Brisbane ni ensuite. Le paradoxe de la notion d'anthropocène est qu'elle bénéficie auprès des publics non avertis d'une apparence d'indiscutabilité scientifique qui se révèle en décalage avec la difficulté théorique qu'elle pose aux géologues et aux stratigraphes. Pour ceux-ci, valider scientifiquement un changement d'époque géologique nécessiterait d'identifier un marqueur stratigraphique incontestable, que l'on trouverait simultanément sur l'ensemble de la planète. Or, si plusieurs propositions ont bien été faites en ce sens, dont par exemple les traces des retombées des essais atomiques atmosphériques ou les traces de pollution par les technofossiles ou les matières plastiques, aucune cependant n'a pour l'instant entraîné la pleine adhésion des communautés scientifiques concernées. Si bien que la vaste diffusion dont a bénéficié la notion d'anthropocène dans la dernière décennie relève en partie du malentendu: issue du champ des sciences du système Terre, une nouvelle discipline qui a émergé dans les années 1980 avec la volonté de considérer la planète comme un système global où tout – atmosphère, océans, roches, organismes vivants – est interconnecté, cette notion n'a pas officiellement été validée par la communauté scientifique réputée compétente pour le faire, celle des géologues et des stratigraphes.

Malgré la rumeur, il n'est donc pas formellement établi que nous ayons changé d'époque

géologique, et l'anthropocène reste à ce jour ce qu'il était au départ, à savoir une « métaphore forte mais informelle des changements climatiques » ou de la catastrophe écologique globale dans un sens plus large. Pour autant, cette discussion sur les marqueurs stratigraphiques ne relativise en rien ni l'impact des activités humaines sur l'environnement global ni même les menaces que cet impact entraîne. Elle s'apparente plus à une réflexion sur la façon la plus appropriée d'énoncer ce phénomène dont la réalité et les périls font consensus.

ANTHROPOCÈNE OU CAPITALOCÈNE ?

Une deuxième controverse tient au mot « anthropocène » lui-même et relève des sciences humaines et sociales. Issu des sciences de la nature pour désigner le fait que l'impact cumulé des activités humaines était en train de mettre un terme à la relative stabilité de l'Holocène, ce terme a très vite été compris (et parfois présenté) comme l'époque au cours de laquelle « l'espèce humaine » devient une force géologique de premier plan. Ce glissement n'est pas anodin, puisqu'il conduit explicitement ou implicitement à désigner un responsable, en l'occurrence une « espèce humaine » dont on sait qu'elle est fréquemment fantasmée comme un acteur homogène et cohérent. Or c'est précisément ce fantasme que les sciences humaines et sociales s'efforcent bien souvent de déconstruire, et c'est pourquoi le néologisme « anthropocène » y a souvent été reçu avec réticence, voire hostilité.

L'agent responsable du changement global en cours n'est pas une espèce humaine indifférenciée qui serait intrinsèquement destinée à épuiser son environnement. Le fait est que certains individus, certains collectifs, certaines sociétés sont plus responsables que d'autres. Les sociétés industrielles ont ainsi une part de responsabilité bien plus importante que les autres dans le réchauffement global, pour la simple raison qu'elles consomment davantage de ressources et émettent davantage de gaz à effet de serre. Alors, plutôt que de parler d'« anthropocène », au risque d'invisibiliser la diversité des sociétés humaines, des chercheurs en sciences humaines et sociales ont imaginé plusieurs néologismes concurrents pour, au contraire, souligner que le changement global en cours est intrinsèquement lié aux dominations et aux dynamiques sociales, politiques et économiques de notre temps. Le plus répandu est sans doute celui de « capitalocène », qui entend attribuer la responsabilité du désastre en cours non pas à une espèce humaine homogène et indifférenciée, mais à la dynamique capitaliste alimentée par certains pays et certaines catégories sociales, au détriment d'autres pays et d'autres catégories sociales.



TRIBUNES DU MUSÉUM

LUC SEMAL interviendra le samedi 21 mai de 15 heures à 17 heures lors de la tribune **Planète en tension**, du Muséum national d'histoire naturelle, à Paris.

Événement gratuit,
informations sur
mnhn.fr/planete-en-tension

Or cette question des responsabilités n'est pas sans lien avec une troisième controverse, qui porte sur la nature des conclusions politiques et pratiques qu'il convient ou non de tirer du basculement dans l'anthropocène. Puisque l'espèce humaine est devenue une force géologique, et puisque des traces de son activité sont désormais décelables sur toute la surface du globe, certains en ont conclu que la nature n'existe plus – raisonnement fondé sur une conception plutôt étriquée de la nature comme nécessairement pure et vierge d'absolument toute trace d'action humaine. Et dès lors, puisqu'il n'y a plus réellement de nature à protéger, la meilleure chose à faire ne serait-elle pas d'assumer pleinement le basculement dans l'anthropocène, en cherchant non pas à réduire notre impact sur la biosphère et



La taille des poulets a doublé depuis le Moyen Âge avec l'évolution des conditions de production, d'élevage et d'alimentation des volailles. C'est ce qu'ont montré Carys Bennett, de l'université de Leicester, au Royaume-Uni, et ses collègues en 2018 en comparant la taille des tibias de poulets vieux de quelque 2 000 ans à aujourd'hui. Au Moyen Âge, le poulet domestiqué avait une taille comparable à celle du coq doré (à droite), la principale espèce à l'origine des poules domestiques.

Une piste de marqueur de l'anthropocène, à l'heure où ces animaux, du fait de l'élevage intensif, constituent l'espèce vertébrée la plus répandue sur Terre ?